

Nils Blanchard, Avenue Malakoff (Bulletin de la Route inconnue, extraits)

Florence Gould, milliardaire et mécène, était bien américaine, mais a résidé une grande partie de sa vie à Paris. Elle est née en 1895 aux Etats-Unis et a quitté San Francisco pour Paris alors qu'elle était encore jeune fille (sa famille est d'origine française). Elle épouse en secondes noces (février 1923) Frank Jay Gould, héritier de la grande fortune des chemins de fer américains et ce mariage lui ouvre la voie du mécénat. C'est pendant l'Occupation qu'elle commence réellement de tenir un salon littéraire, reprenant, peut-on dire, celui de Marie-Louise Bousquet. Du fait des privations du temps, ce salon va muer en salle à manger : Florence Gould invite à des déjeuners (parfois des dîners) somptueux les gens de lettres parmi les plus en vue. L'idée serait née précisément au printemps 1941, après une rencontre avec Marcel Jouhandeau, qui apparaît ainsi comme le pivot du salon ; il aurait amené à son tour Jean Paulhan, qui lui-même y introduira beaucoup de gens.

Ces *jeudis* seront organisés, plus ou moins régulièrement, jusqu'au tout début des années 1980. André Dhôtel les a fréquentés des années 1946 à 1951, présenté par Jean Paulhan. Ces réunions se tenaient alors au 129 avenue de Malakoff, dans le XVI^{ème} arrondissement. Florence Gould, que ses commensaux appelaient généralement par son prénom (à l'exception notoire de Léautaud...), a publié *David* en janvier 1947¹ ; elle a aussi soutenu la revue 84.

Le salon de Florence Gould

Voici comment Jules Roy, l'un des invités réguliers des déjeuners Malakoff, présente les choses dans ses *Amours barbares*² : « Je sortais de la guerre (...) quand je reçus une invitation de Florence Gould, la milliardaire américaine qui s'ennuyait sur son sac d'or et tenait salon littéraire. Pour elle, les écrivains étaient des gens divertissants, elle se mettait beaucoup en frais pour eux. (...) Dans son désir de renouveau, elle convia tout ce qui lui paraissait compter dans les lettres et les arts. (...) »

[...] Si Paulhan quitte la direction de la N.R.F. pendant l'Occupation, il n'y reste pas moins un personnage influent au comité de lecture. Puis ses actions dans la Résistance renforcent sa position aux *jeudis* au lendemain de la guerre. Il est d'autant plus proche de Florence Gould qu'il partage avec elle ses goûts en peinture moderne. C'est ainsi que Dubuffet participe un temps aux *jeudis* et fait le portrait de plusieurs auteurs : on connaît ceux de Dhôtel, il peint aussi bien sûr Paulhan, Cingria, Edith Boissonnas, Jouhandeau, Pierre Benoit, Francis Ponge, Henri Calet, Antonin Artaud, Supervielle et Léautaud (*Léautaud général d'empire, Léautaud sorcier peau-rouge*) qui, quand Dubuffet parle d'une guenon soudainement devenue agressive dans son atelier, lui envoie : « Pauvre bête, c'est l'effet que lui fait votre peinture. » Il y a eu aussi un « Henri Michaux Têtard », un autre « façon momie », un « Limbour fiente de poulet ». André Dhôtel laisse traîner plusieurs années chez Paulhan un portrait que le peintre lui a offert...

Un personnage, proche d'André Gide, joue un rôle primordial lors des déjeuners Malakoff : l'ancien séminariste Jean Denoël, qui deviendra le secrétaire particulier de l'hôtesse des *jeudis* et qui exerce aussi une grande influence aux éditions Gallimard, mais sans fonction définie. Décrit comme effacé, il est omniprésent aux déjeuners jusqu'à sa mort en 1976. Il se serait plus occupé de l'aspect mondain de l'organisation, Paulhan se chargeant du côté littéraire. Après Paulhan, Paul Morand, Jean Chalon, « co-présideront » les « déjeuners ».

Dans une première période, celle des années de guerre (à partir de 1942), peuvent venir aux déjeuners, pêle-mêle : Marcel Jouhandeau, Paul Léautaud, Jean Paulhan (avant qu'il entre dans la clandestinité), Marcel Arland, Colette, Pierre Benoit, Jean Giraudoux (de l'été 43 à sa mort en

¹ Il est alors publié de manière confidentielle *Par le don de Flor*, avant d'être repris fin 48 par les éditions de Minuit.

² Jules Roy, *Amours barbares*, éditions Albin Michel, 1993 (page 92).

janvier 44), Paul Morand, Drieu La Rochelle (cela figure peu dans les témoignages), Claude Mauriac (à partir de 43), Jean Cocteau, Ernst Jünger, Gerhard Heller...

Après la Libération, outre ceux déjà cités dont la plupart reviennent (pas tout de suite pour certains), il faut rajouter le reporter Robert de Thomasson, Henry de Montherlant (au moins une fois), Jean Grenier, Etienne de Beaumont, Jacques de Lacretelle, C.-A. Cingria, Henri Thomas, André Rouveyre, Marcel Schneider, André Dhôtel et Dominique Aury (à partir de 1946 tous deux), Pierre Reverdy, Marcel Aymé, J.-L. Curtis, Henri Michaux, Jules Romains, Jacques Audiberti, Pierre Bettencourt, René Bertelé, Marcel Lecomte, Georges Lambrichs, Georges Limbour, Louis Guilloux, Eugène Ionesco, André Gide et François Mauriac à quelques rares occasions, Jules Roy, Jean Amrouche, Edith Boissonnas...

1956 marque un tournant : à la mort de son mari, Florence Gould abandonne l'avenue Malakoff pour un appartement à l'hôtel Meurice, où elle donnait ses déjeuners déjà depuis 1953. C'est aussi l'année de la mort de Léautaud.

À partir de là, les années 60 amènent de nouveaux arrivants, parmi lesquels Germaine Beaumont, Françoise Sagan, Roger Nimier, Antoine Blondin, François Nourissier, Dominique Rollin, Jean d'Ormesson, Patrick Modiano, Roger Caillois, Jean Giono (qui vient au moins en 1965), Matthieu Galey et Jacques Brenner (à partir de 1963), Maurice Genevoix, Jean Dutourd, Michel Mohrt, Robert Mallet, Jean-Jacques Gautier...

Il y a un mystère Florence Gould (indépendamment des lunettes noires qu'elle arborait paraît-il très souvent), un mystère notamment dans cette relation qu'elle entretenait avec les écrivains, entre l'intime, l'ostentatoire, voire parfois la tentation de l'exclusif. Peut-être peut-on simplement se rallier à Dominique Aury : « *Je ne connais pas grand-chose à la littérature, disait [Florence Gould], mais je connais bien les littérateurs.* » *Sous ce vocable équivoque (elle le savait bien) elle cachait son respect fondamental des écrivains dont la seule vocation était d'écrire, et qu'elle a toujours voulu aider.* »³ D'où la reprise du Prix des Critiques, la création des prix Max Jacob et Roger Nimier... Pourtant, d'après A. David, ou Henri Thomas, elle ne lisait pas⁴.

Dans les écrits de ses invités, Florence Gould apparaît irrégulièrement selon les auteurs. Jules Roy en parle beaucoup ; il lui consacre des chapitres de différents livres de mémoires et l'évoque régulièrement dans ses journaux, comme Jünger, Léautaud, Brenner et Matthieu Galey. Henri Thomas notamment en parle dans sa correspondance et ses carnets, ou, flanquée d'un pseudonyme, dans *Sous le lien du temps*. Paul Morand l'évoque en passant... Jean Chalon lui a consacré la moitié d'une étude... Jacques Brenner, outre son *Journal*, a eu le projet d'écrire une histoire de la littérature française à travers les déjeuners de Florence Gould. Il portait en tout cas Florence Gould (avant de participer aux jeudis et d'en devenir plus proche) dans *Les Lumières de Paris*, de telle manière qu'il se juge exclu à l'avance du prix des Critiques (soutenu par la milliardaire). Là, Brenner l'appelle Mme John J. Johnson ; Thomas lui l'avait surnommée Gloria Bobbington. (Jünger parle dans son *Journal parisien* de Lady Orpington.)

Il y a une sorte de famille Florence Gould, entre les déjeuners réguliers, les séjours sur la côte d'Azur où elle emmène avec elle divers écrivains, d'autres événements ponctuels, ce qui ne va pas sans brouilles. Quelque chose dépasse le cercle littéraire ou simplement mondain. Jacques Brenner raconte : « *Vous êtes de la famille* », m'a dit Florence [Gould] mercredi soir. *Du moins suis-je accepté dans cette société. Les notes de Jünger sur Florence dans son Journal mettent bien en valeur le caractère de ce personnage, aussi remarquable d'ailleurs par sa situation que par sa personne.* »⁵

On entrait dans le cercle en étant présenté, le plus souvent par Paulhan, Denoël ou Jouhandeau. Cela pouvait être à la demande d'autres « habitués ». Dhôtel écrit à Paulhan, en 1946

³ Dominique Aury, *Florence et les écrivains*, préface à *Par le don de Florence Gould*, Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, 1988.

⁴ Angie David, *Dominique Aury*, éditions Léo Scheer, 2006.

⁵ Jacques Brenner, *Journal3 ; Les Saisons et les nuits (1960 – 1969)*, Pauvert - Fayard, 2007 (pages 791 et 799).

ou 47 : « Comme en le quittant [il parle de Limbour], je lui disais que peut-être nous pourrions nous voir chez Florence, il m'a demandé, avec sa meilleure voix cassante et enthousiaste, d'insister auprès de toi pour que ça soit possible. »⁶ L'intégration ou le maintien de certains membres dans le cénacle pouvait être problématique. Ainsi, à l'été 48, Dominique Aury assiste à des scènes d'agacement de Florence Gould à l'encontre d'Henri Thomas, et Jean Paulhan place dans un post-scriptum à Dhôtel : « Florence, à Juan, a été pas mal grossière et injurieuse pour Henri Th. Il y a des moments où l'on se demande si elle est bonne ou méchante. »⁷ Sur ce point il n'est pas tout à fait d'accord avec Gide pour qui « [Florence Gould] est une personne incapable d'une perfidie ou d'une bassesse. »⁸

Cette ambiance familiale transparait dans les échanges de lettres. Ainsi, en ce qui concerne Dhôtel, Jacques Brenner lui écrit en août 1951 : « J'ai eu votre lettre en revenant hier de Paris où j'ai vu Marcel [Bisiaux] et Henri [Thomas], lequel quitte Paris pour Juan [où il rejoignait Florence Gould] via Bordeaux. »⁹ Ou encore, Paulhan donne des nouvelles des uns et des autres la mécène, dont : « Dhôtel herborise en Ardenne »...¹⁰ Florence Gould et les commensaux de Malakoff sont présents aussi dans la correspondance entre Dhôtel et Paulhan¹¹. Entre autres mentions, Paulhan écrit à Dhôtel le 27 août 1947 : « Sans nouvelles de Florence. Pierre Benoît se soigne à La Roche-Posay. Jouhandeau est à Guéret. Et nous, nous allons rentrer à Paris (...) » Ou Dhôtel à Paulhan, dans une lettre de 1946 : « Que devient Florence ? Pas de nouvelles de Thomas. » Dans une autre lettre de 1946, un post-scriptum : « A jeudi ? »

Un salon littéraire a quelque chose d'anachronique en plein vingtième siècle, même si l'avant-guerre en avait connu beaucoup. Toujours est-il que ses membres y sont censés discuter dans un cadre agréable, s'entraider (intellectuellement) ; mais on sait pourtant que les salons sont souvent le lieu d'éclosion des ambitions personnelles, voire de la simple courtoisie. On a pu voir dans les jeudis une antichambre de l'Académie française (Paulhan par exemple entre sous la coupole en 1963). En même temps, des observateurs comme Jean Chalon, Henri Thomas ou Jules Roy, relevaient chez Florence Gould un goût effréné du présent, des plaisirs immédiats, avec une prédilection pour les écrivains parce qu'elle devait les juger plus aptes que d'autres à la divertir. Paul Morand lui a-t-il posé les questions qu'il ruminait en septembre 1969 : « Questions à poser à Florence Gould : Pourquoi donnez-vous depuis plus de vingt ans des déjeuners ? Cela vous amuse-t-il ? Croyez-vous avoir une influence ? Laquelle ? »¹² A priori, il n'y a pas de mention de réponse.

Toujours est-il que les invités peuvent être choisis à dessein pour donner aux réunions une touche de provocation (parfois à leur insu), comme Léautaud. Des auteurs sont invités ensemble pour donner le spectacle de leur mésentente (Mauriac et Jouhandeau). La particularité du couple que forme le même Jouhandeau avec sa femme Elise peut aussi être une attraction...

Aussi, certains auteurs ont eu un comportement déroutant, en contradiction avec leur personnalité. Commençons par Léautaud. Il fait montre d'une véritable hargne à l'égard de Dhôtel dans son journal (et sa correspondance), raillant son apparence et sa personnalité qui ne lui plaisaient pas, alors qu'il se plaint çà et là que l'on critique sa propre apparence physique... En même temps, il loue, en termes rarement employés dans son *Journal*, le seul texte de Dhôtel qu'il ait vraiment lu sans doute : la nouvelle *Souvenirs d'Aigly*.

André Dhôtel, lui, déclarera à Jérôme Garcin, bien des années après ses apparitions avenue Malakoff : « Il faut dire que je ne suis pas non plus de ces écrivains qui se préoccupent de savoir si leur livre est bien placé en librairie, etc. Ce genre de choses ne m'intéresse pas, et j'en fais parfois

⁶ Cahiers André Dhôtel n° 2 — André Dhôtel et Jean Paulhan. (Choix de lettres.) 2004 (page 69).

⁷ Idem (page 77).

⁸ Cette citation à Marie Van Rysselberghe, dans Cahiers André Gide 7 – Les Cahiers de la Petite Dame, IV, 1945-1951, Gallimard, 1977.

⁹ Extrait de lettre parue dans le Bulletin de la Route Inconnue n° 2 (juillet 2001).

¹⁰ Extrait d'une lettre de J. Paulhan à F. Gould du 21 août 1948, tirée de Chancellerie des Universités de Paris : Par le don de Florence Gould, Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, 1988.

¹¹ Cahiers André Dhôtel n° 2 — André Dhôtel et Jean Paulhan. (Choix de lettres.) 2004.

¹² Paul Morand, Journal inutile 1968 - 1972, Gallimard, 2001.

les frais. (...) *Je n'aurais pas pu vivre que de mon écriture, ni pour des raisons financières, ni pour des raisons sociales : j'ai horreur des gens de lettres.* »¹³ Voilà qui est sans appel ! Et ici, il rejoint Léautaud, qui n'avait de cesse de conseiller aux apprentis écrivains de « prendre un emploi », pour demeurer libres d'écrire par ailleurs ce qu'ils voulaient.

Comme Henri Thomas le remarque, Dhôtel semble avoir quelque difficulté à concilier sa vie mondaine chez F. Gould et l'intégrité de son existence. Henri Thomas lui-même...

Mais la contradiction est, dès le départ, au centre des *jeudis*, avec la présence, pendant l'Occupation, de résistants et de militaires allemands ; puis tard, d'un ancien aviateur de la RAF comme Jules Roy et d'anciens collaborateurs. L'hôtesse des *jeudis* sera un moment inquiétée fin août 1944 dans le cadre de l'épuration, puis blanchie...

De la contradiction au paradoxe... « Romancier paradoxal », c'est ainsi que Jean Meysonnier titre sa présentation d'André Dhôtel, dans un dossier des librairies *Initiales*¹⁴.

Le christianisme chez divers auteurs des déjeuners Malakoff.

On sait que Dhôtel était catholique pratiquant, à l'écart néanmoins des dogmes trop sévères. Il s'en explique dans divers entretiens. Et Brenner remarque, à propos de la « confiance dans la vie » qui ressort des romans de Dhôtel, qu'elle « *repose sur la certitude fabuleuse que rien de ce qui a été vécu ne peut être complètement effacé à jamais. Tout paraît se perdre dans la suite des temps, mais tout s'inscrit ailleurs, dans une éternité salvatrice. Cela n'est jamais dit expressément, mais l'éclairage optimiste de tout l'œuvre de Dhôtel s'explique probablement ainsi.* »¹⁵

Jules Roy, pour sa part, a été séminariste (comme Denoël).

Jünger semble avoir une approche plus protestante de la religion (sa mère cependant était catholique). Il lit et relit la Bible tout au long de son *Journal*.

Paulhan a encore une fois quelque chose d'énigmatique. Dhôtel ne le dit ni catholique, ni protestant, ni incroyant ; il le rapproche plus des philosophies orientales¹⁶. Et dans leur correspondance, le très catholique Mauriac et Paulhan reviennent souvent sur des questions de foi.

Paulhan interroge aussi la religiosité des autres ; ainsi Henri Thomas peut-il écrire à Jacques Brenner : « *Tout au cours de mes relations, Paulhan ne m'a posé que deux questions indiscretes. L'une était : as-tu couché avec Florence ? Et l'autre : crois-tu en Dieu ?* »¹⁷

Les Lumières, l'Allemagne ; le rêve d'un passé mythique ?

Beaucoup d'« auteurs Malakoff (ou Meurice) », et parmi les plus proches de Dhôtel — Schneider, Brenner —, ont écrit sur l'Allemagne, ont traduit des auteurs allemands (Thomas). Dhôtel lui-même a préfacé les *Tableaux de voyage (Reisebilder)* de Heine. (Et Thomas lui écrit en 1943, à propos du *Village pathétique*, qu'il a beaucoup pensé, en lisant son livre, au *Wilhelm Meister*, la série romanesque de Goethe.¹⁸)

On a vu que le salon était né pendant l'Occupation (certes sous l'égide d'une personnalité qui pouvait apparaître auréolée d'une certaine neutralité de par sa nationalité), or le rêve ou la résignation à fonder une alliance germano-française était vouée à un échec amer et sanglant, ce qu'un Léautaud et d'autres ont mal compris.

Peut-être l'idée d'une culture franco-allemande n'a-t-elle pas achoppé seulement sur les horreurs nazies. Il semble que l'Allemagne, pour certains auteurs Malakoff, soit liée à un attachement à une autre époque, plus précisément celle des Lumières (le concept du salon lui-même, et ses bons mots plus ou moins réussis : un certain *esprit*...) Léautaud (accoutré comme un

¹³ André Dhôtel, *L'école buissonnière ; entretiens avec Jérôme Garcin*, Pierre Horay, 1984 (page 95).

¹⁴ *Dhôtel comme ça*, dossier n° 16 des librairies Initiales, mai 2004.

¹⁵ Jacques Brenner, *Histoire de la littérature française de 1940 à nos jours*, Fayard, 1978 (page 329).

¹⁶ André Dhôtel, *Jean Paulhan, qui suis-je ?* Editions de La Manufacture, 1986 (page 22).

¹⁷ Jacques Brenner, *Journal 4 ; Rue des Saints-Pères (1970 – 1979)*, Pauvert – Fayard, 2008 (page 200).

¹⁸ Henri Thomas, *Choix de lettres, 1923 – 1993*, Gallimard, 2003, (page 186).

homme d'une autre époque selon Jünger) est le premier à le dire : « *C'est une infirmité, je le sais ; je ne suis pas un homme d'aujourd'hui ! J'ai horreur de mon époque. J'aurais dû vivre au temps des colporteurs : ah ! le XVIII^e siècle, c'est la plus belle époque du monde !* »¹⁹ D'ailleurs, Jünger recherche dans Léautaud la pureté d'un certain classicisme français dans la langue. En 1978, il publiera une traduction d'*In Memoriam* (avec une postface dédiée à Florence Gould...)

Florence Gould et Julien Grainebis, ou la recherche du présent.

Les contes d'André Dhôtel mettant en scène Julien Grainebis paraissent à partir de 1954, peu de temps après que l'auteur a cessé de fréquenter l'avenue Malakoff. Je m'illusionne peut-être, mais ne peux m'empêcher de voir dans le personnage atypique de Julien Grainebis comme une réaction, une allusion peut-être, à Florence Gould.

Julien Grainebis est clairement inscrit dans son temps (lendemain de la guerre), et se mêle des destinées des êtres plus ou moins proches qui l'entourent. Il est difficile de ne pas voir dans *Comment on traverse un arbre* un appel à un certain retour à la nature après le chaos du conflit mondial.

Dans un autre volet des aventures du jeune garçon, *L'île aux oiseaux de fer*, le personnage quelque peu anarchiste de Daniel met en garde Julien Grainebis contre une certaine évolution du monde. On peut comprendre qu'il s'agit d'un monde qui n'aurait pas retenu les leçons de la Seconde Guerre mondiale. En le jetant à l'eau au large de l'île aux Oiseaux, il le précipite dans une paradoxale (évidemment... et parce que le lieu a aussi ses côtés plaisants) géhenne, où l'on assiste à des exécutions sommaires dans l'indifférence complète ou affectée de la population, où se pratique ouvertement l'eugénisme... (Il est même fait mention à un moment du chant d'une étrange toupie allemande (page 34), pour évoquer le bruit des machines dirigeantes de l'île... île où l'on parle anglais, on paie en dollars et on affecte un étrange puritanisme : pas d'alcool, pas d'amour... pas de religion).

On est aux antipodes, sans doute, de la personnalité d'une Florence Gould. Pourtant, on a parfois relevé le « droitisme » inquiétant de certains de ses invités.

Un étrange ouvrage universitaire allemand de Gerd Krause pointe l'intérêt et la spécificité de *L'île aux oiseaux de fer*, en associant Dhôtel à un certain bonheur français.

La manière qu'eut Florence Gould de traverser le temps en se jouant de ses vicissitudes, tout au long des quarante années d'existence de ses jeudis, peut-elle être vue comme une réaction à l'époque ? L'Américaine aurait fait le choix *patriote* de la littérature française ?

Henri Thomas, dans une lettre d'Amérique adressée à André Dhôtel en 1959, aborde le thème de la tradition : « *Je dois dire que ce voyage m'a révélé l'Amérique que je souhaitais et à laquelle je ne croyais plus ! Mais, mais — l'Américaine m'empoisonne — c'est-à-dire cette façon de ne plus vivre qu'en voiture, — cette absence des sentiers, cet oubli de tout ce qui n'est pas dollar et publicité. Et ce conformisme imbécile, en l'absence de toute vraie tradition. Je m'aperçois de plus en plus que seule une tradition profonde libère du conformisme mécanique. Ici, la grande masse se raccroche à tout ce qui singe la norme, c'est un pullulement de sectes et de confréries idiotes. (...)* »

Dans l'étrange île utopique, Julien (c'est assez inhabituel chez Dhôtel) insiste plusieurs fois sur son origine française (et bermontoise). Peut-on voir en Julien Grainebis et Florence Gould des cousins ? Florence Gould était d'origine champenoise. Elle arriva en France juste avant le premier conflit mondial par le port du Havre ; c'est de ce même port que Julien Grainebis se lance dans son épopée qui va le conduire à l'île aux Oiseaux...

La « ménagerie » Malakoff.

On ne saurait faire une liste complète des bêtes dont il put être question avenue Malakoff.

¹⁹ Dans un entretien de 1931 avec Galtier-Boissière, cité dans Martine Sagaert, *Paul Léautaud – Qui êtes-vous ?*, la manufacture, 1988 (page 205).

Elles apparaissent beaucoup dans la correspondance entre Paulhan et Dhôtel²⁰, Paulhan évoquant par exemple les paresseux du vivarium, les milans du muséum... Ou encore (à propos de *La littérature et le hasard*), Dhôtel lui parle de chauves-souris, et Paulhan disserte sur les crapauds et les belettes...

On peut presque se demander si l'attachement aux animaux n'était pas une condition *sine qua non* à l'entrée au salon. Cela peut en tout cas être sujet de conversation, comme la nécessité de poser un collier aux chiens, ce dont Léautaud convainc Jules Roy.²¹

Ici aussi, Henri Thomas fait exception : « *Décidément je n'aime pas les chiens — et pour des raisons morales ; leur propension à se rouler dans la merde (Dhôtel dit que c'est pour chasser leurs puces), leur insistance à se faire aimer, leur vigilance stupide. Je trouve qu'il y a trop de l'homme en eux.* »²² Cette exception ne vaut cependant pas pour toutes les bêtes, notamment pas pour les chats. (Jünger non plus disait ne pas aimer apprécier particulièrement les chiens, mais il avait des chats, siamois.)

L'hôtesse pouvait parler de ses invités en termes animaliers, évoquant à leur propos la « ménagerie ». Son mari Frank Gould, lui, parlait des « singes » de son épouse, pour les visiteurs de Juan-les-Pins. Et si Florence Gould (en 1947 ou 48) pouvait confier à Jean-Louis Curtis, désignant les invités Malakoff : « They are my favourite animals ; this is my zoo, my circus », elle ne s'offusquait pas quand Léautaud la quittait en grinçant qu'il devait aller s'occuper de ses autres guenons.

Dans son *Journal*, Roy parle de « *déjeuner-singe* » chez F. Gould, ou encore de « *faune littéraire* ». Jusqu'où va la plaisanterie dans ces références animales ? On en revient ici au statut particulier d'un salon littéraire et aux relations originales qu'entretenait son hôtesse avec les écrivains.

Errants, absents, fantômes...

Deux paragraphes de Dhôtel écrits à Florence Gould le présentent successivement comme un fantôme et comme un promeneur, et dans un paysage quelque peu... fantomatique :

« *Les rares nouvelles que j'ai de Paris me disent qu'il faut me reprocher de m'être changé en fantôme ou en esprit de l'air. Mais je ne suis rien de tel — vaguement enchaîné dans ma province tout simplement, et non moins ami de vous et de tous, à qui, si vous le voulez bien, vous direz aussi mes amitiés.*

« *Nous passons les vacances à Provins, dans une sorte de marmite de brouillard. Mais le brouillard a aussi des effets merveilleux. Sur la route on ne voit que des morceaux de champs, grands comme des jardins et au-delà il y a des plaines et des forêts invisibles.* »²³

Peut-être y a-t-il eu un aspect irréel, entre la vie et la mort, dans les salons de Florence Gould (censés préparer à l'immortalité...) Toujours est-il que les œuvres de Dhôtel contemporaines à sa fréquentation des *jeudis* ont une gravité singulière. J'en reviens une nouvelle fois à Julien Grainebis, dont plusieurs membres de la famille, sa mère notamment, sont d'abord annoncés morts ou disparus (à la guerre), puis réapparaissent.

Style, finalité de l'œuvre... un problème de traduction ?

Dans l'œuvre d'André Dhôtel, les style et finalité des écrits ont quelque chose d'*embarrassant*. D'abord, sur le « style » (à propos de quoi on lui a fait bien des reproches) : « *En vérité, je déteste le style ! (...) Tout mon soin, d'ordinaire, consiste à faire en sorte de ne pas attirer*

²⁰ *Cahiers André Dhôtel* n° 2 : *André Dhôtel et Jean Paulhan (choix de lettres)*, 2004.

²¹ Paul Léautaud, *Journal littéraire*, Mercure de France, 1986 (tome III, 18 décembre 1947, pages 1652-1653).

²² Henri Thomas, *Carnets inédits 1947/1950, 1951*, Gallimard, 2006 (page 179).

²³ Lettre d'André Dhôtel à Florence Gould du 26 décembre 1948, Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, cote Ms Ms 36782.

l'attention sur la phrase, mais au contraire, d'attirer l'attention du lecteur sur ce dont je lui parle. »²⁴ Au fond, ici, Dhôtel rejoint Léautaud qui résume : « *Une phrase légèrement incorrecte, si elle vient naturellement, vaut bien mieux qu'une expression étudiée ; il n'y a rien de plus froid que la correction.* »²⁵

Traduire, donc ; cela peut être « simplement » d'une langue à l'autre. Malakoff a été aussi un nid de traducteurs. Jünger a par exemple traduit Léautaud. Quant à ses propres textes, ils donnèrent du fil à retordre à Henri Thomas, qui traduisit autant des textes allemands qu'anglais ou russes. Autres traducteurs autour de Florence Gould : Dominique Aury, André Gide, André Pieyre de Mandiargues...

Et sur ce thème de la traduction, Dhôtel : « *J'ai fini par découvrir qu'il existait en fait une forme d'artisanat littéraire : la traduction. Pourquoi, me suis-je dit, ne pas essayer de "traduire" les sentiments ou les aventures des gens, comme s'il s'agissait de transposer un texte d'une langue dans une autre ? Une seule chose compte, dans les deux cas : l'exactitude. (...)*

« *Pour mes romans grecs (Ce lieu déshérité, Ma chère âme), j'ai même été jusqu'à écrire les dialogues originaux en grec et à les traduire au sens littéral du mot en français.* »²⁶

Liberté et recherche de soi

Ernst Jünger se demande : « *Comment expliquer les délices toutes particulières qu'on prend aux auteurs "sans système" — depuis les présocratiques, et singulièrement Héraclite, en passant par Montaigne et Lichtenberg, jusqu'à notre époque ?*

« *Ce qui les distingue, c'est leur prédilection pour les maximes, les épigrammes, les journaux intimes, les faits divers, les flâneries à travers la foire de l'existence — et d'une manière générale pour tout ce qui se passe en marge.* »

La marge, la liberté... de là à *l'École buissonnière*, titre d'un livre d'entretiens de J. Garcin avec Dhôtel, il n'y a qu'un pas. D'ailleurs, Matthieu Galey décrit Dhôtel (en partie) sous les traits d'un enfant facétieux. Le 14 octobre 1955, il est vu « *astucieux (...) la soixantaine malingre, rigolard (...) Charme de gosse sous les rides du déjà vieil homme.* » Le 5 février 1960, alors que Galey le voit avec Jean Follain, Dhôtel est décrit (entre autres) « *avec un sourire éternel de vieil enfant ricaner* »²⁷.

Attention cependant, André Dhôtel précise à Jérôme Garcin : « *L'imaginaire, ce n'est pas une fantaisie, c'est le plus extraordinaire moyen de rencontrer la réalité, une réalité inconnue, d'aller au-devant d'elle...* »²⁸

²⁴ André Dhôtel ; entretiens avec Jérôme Garcin, *L'école buissonnière*, Pierre Horay 1984 (p. 99).

²⁵ Dans l'entretien de 1931 avec Charensol, cité dans Martine Sagaert, *Paul Léautaud – Qui êtes-vous ?*, la manufacture, 1988 (page 208).

²⁶ Entretien avec André Dhôtel – *Comment travaillent les écrivains*, dans *Le Monde* du 12 mars 1971.

²⁷ Matthieu Galey, *Journal I, 1953-1973*, Grasset, 1987.

²⁸ André Dhôtel, *L'école buissonnière ; entretiens avec Jérôme Garcin*, Pierre Horay, 1984 (page 92).